

22 octobre 2022 • Exploration de Prapoutel les 7 Laux
Rencontres culturelles obliques

L'Esprit des lieux

L'occurence d'une station de ski

Regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

Journée à Prapoutel Les 7 Laux proposée par Scènes obliques

Ont contribué à ce numéro
Fabien Lainé , Emmanuel Lepage, Chloé Moglia,
Philippe Teillet

Participants à l'exploration décallée de Prapoutel et la conversation publique
Robert Cano, Bruno Caraguel, Pauline de Chalendar,
Emmanuelle George-Marcelpoil, Robert Musolési,
Jean Picchioni, Christie Puygrenier, Nicolas Rebuffet,
Marie-Eve Zmirou

Responsable de la publication
Serge Anselme

Directrices de la publication
Laetitia Cuvelier, Céline Saint-Martin

Conception réalisation de la maquette
Céline Saint-Martin

Couverture
Emmanuel Lepage, dessin

Les cahiers de l'oblique sont une publication de Scènes obliques
Le village - Parc de la Mairie - F38190 Les Adrets
www.scenes-obliques.eu

Achevé d'imprimer juillet 2023
Imprimerie du Pont de Claix

22 octobre 2022 • Exploration de Prapoutel les 7 Laux
Rencontres culturelles obliques

L'Esprit des lieux

L'occurence d'une station de ski

Regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

SOMMAIRE

Être animé.e par l'esprit des lieux p. 3

L'esprit des lieux en conversation p. 5

Trois questions á Chloe Moglia p. 13

Regards sur l'esprit des lieux de Prapoutel p. 21

Bribes de conversations p. 31

Biographies p. 43

ÊTRE ANIMÉ.E PAR L'ESPRIT DES LIEUX

Depuis 30 ans Scènes obliques invite les artistes en dehors des lieux dédiés à la culture, avec la préoccupation de leur présence au plus près des gens.
Son chemin est notamment balisé d'un festival en montagne, *L'Arpenteur*, de résidences d'auteurs étrangers, *Cairns*, de marches dans le paysage, de repas chez l'habitant, de concerts en altitude, autant d'occurrences pour susciter la rencontre autrement.
En 2002, Scènes obliques s'est installé dans le village des Adrets en Belledonne. La montagne est devenue alors le refuge de nombre de ses projets, convoquée largement comme paysage esthétique autant qu'espace culturel immatériel propice à la poésie et à l'imaginaire. Elle a incarné au fil du temps sa signature, contribuant à l'écriture d'une démarche artistique buissonnière, nomade, endémique à un territoire oblique.
De cet écrin naturel, il ne peut seulement émerger la beauté. Aujourd'hui, sentinelle lumineuse du réchauffement climatique, la montagne devient le sujet d'approches parfois contradictoires pour prendre en compte sa fragilité autant que le maintien des équilibres de vie qu'elle accueille.
Au cœur de la station de Prapoutel les 7 Laux, Scènes obliques a voulu questionner l'esprit des lieux et ainsi faire référence à l'histoire intime et constitutive de ces espaces hérités. Les stations sont à la fois lieu de mémoire et lieux emblématiques de la montagne d'où peut émerger une diversité d'expériences. Ainsi, à l'occasion d'une journée de rencontres, habitants, artistes, commerçants, agriculteurs, élus, chercheurs ont témoigné des rapports personnels qu'ils entretenaient avec cette station.

Ces *cahiers de l'oblique* sont une trace plurielle de cette journée, une invitation à repenser nos représentations et formuler ainsi de nouveaux récits dans les réflexions qui guident l'avenir des territoires de montagne.

Céline Saint-Martin,
Scènes obliques

L' ESPRIT DES LIEUX EN CONVERSATION

Philippe Teillet

Il aura fallu que je m'installe avec toute ma famille à Grenoble pour éprouver enfin ce que veut dire « être de quelque part ». C'était il y a presque 20 ans et je n'étais pas de Grenoble assurément. Venant de l'ouest de la France, j'ai alors mesuré à quel point j'étais fait de soleils couchants au plus bas de l'horizon, de façades en tuffeau, de rivières couleur de terre et du bruit de mes pas sur un sol d'ardoises. Ces mêmes ardoises fines dont Du Bellay avait parlé.

C'est dire si j'étais qualifié pour évoquer, à la demande de mes amis de Scènes Obliques, le devenir des stations de ski ou les conflits d'usages dans les montagnes... Avec moi, les unes et les autres peuvent dormir tranquilles. Je ne risque ni de les déserter ni de les abimer, ne les fréquentant pas plus l'hiver que l'été. Certes, quand je regarde les massifs qui m'entourent désormais j'aime qu'ils retiennent quelques nuages prisonniers sur leurs flancs. J'aime aussi que, de derrière le Vercors, laissant Grenoble dans l'ombre, le soleil colore en rose les neiges de Belledonne. Mais je m'en tiens là.

Toutefois... Au sujet des montagnes, comme des niveaux de la Loire (bas) ou de la mer (qui montent), il y a de quoi s'inquiéter. Les crises climatiques que nous traversons nous le signalent déjà. Les inquiétudes

sont encore plus fortes lorsqu'on nous précise que ce que nous vivons n'est qu'un début. Le pire est à venir pour la fin de ce siècle si nous continuons à ne pas agir suffisamment. L'état de la biodiversité montre une situation encore plus dramatique car à ce sujet les spécialistes se disent eux-mêmes surpris de la rapidité de phénomènes comme la disparition des insectes[1] . Nous sommes nombreux à avoir constaté en été l'état de propreté remarquable de nos parebrises. Ils ne sont plus à nettoyer de tous les insectes qui s'y sont longtemps écrasés au point de rendre parfois la conduite incertaine (lorsque le soleil à l'horizon nous éblouissait une dernière fois…). C'était oublier leur rôle dans la pollinisation et la santé des sols, autant que leur place dans la chaine alimentaire d'autres espèces.

Culture de l'anthropocène

Il m'est difficile de dire aujourd'hui pour quelles raisons ma vie s'est construite autour de l'analyse des politiques culturelles. De courtes expériences professionnelles et de longs engagements associatifs peuvent sans doute, pour partie, l'expliquer. Mais c'est effectivement à propos de l'action publique en matière culturelle que (missionné par l'Etat) mon esprit critique s'est exercé en suivant le fil rouge des changements en la matière, voire des résistances au changement. Autrement dit, les luttes dont ces politiques peuvent faire l'objet (quant à leur périmètre, la distribution des moyens qui leur étaient alloués et surtout leur sens pour la société) constituent ce que je me suis le plus souvent efforcé de mettre au jour.

Dans cette perspective et après bien d'autres thèmes, c'est désormais au devenir des politiques culturelles dans les crises écologiques présentes et à venir que je souhaite m'attacher. Lors du dernier festival d'Avignon, les nuages venant des feux de forêts des Bouches-du-Rhône ont déversé sur la ville une pluie de cendres. Certes sans danger, elles ont néanmoins recouvert les toits des maisons, les feuilles des platanes, les tables des restaurants, nos chevelures et vêtements. Comme la plupart des personnes présentes, je me suis épousseté. Le festival a continué. Son directeur a prononcé avec émotion son dernier discours et passé le pouvoir à son successeur. Une nouvelle édition du festival aura lieu comme prévu en 2023. Combien de temps encore allons-nous continuer ainsi à nous épousseter ?

1 In *Le Monde*, « Biodiversité : « Ni l'ampleur, ni la rapidité, ni le caractère systèmique de l'écroulement des insectes n'ont été anticipés par les scientifiques », Stéphane Chouquart, 12 février 2023

Les milieux culturels commencent à se mobiliser. Ne rien faire ou compter pendant la « transition » (comme lors de la crise sanitaire) sur la protection relative des pouvoirs publics, sont des options désormais intenables. D'autant que les crises climatiques vont souffler fort sur des fragilités plus anciennes. Pour ne plus continuer à s'épousseter en attendant des temps meilleurs, différentes orientations ont été prises par des professionnel.le.s et organisations du secteur, comme prendre sa place dans la « décarbonation » des lieux et manifestations[2] ou mobiliser le pouvoir prêté aux œuvres pour rendre sensible le dérèglement climatique, la destruction de la biodiversité, l'épuisement des ressources naturelles. Ceci pouvant aussi nourrir nos imaginaires tant des risques que nous courons que des ressources dont nous disposons pour y faire face. Les lieux culturels sont également appelés à (re)devenir des lieux de vie accueillant une forme d'éducation populaire et de mobilisation citoyenne via des conférences, cours, débats ou des activités qui longtemps leur ont été étrangères (épiceries solidaires, ateliers de réparation…). Autant de pistes pour une action culturelle nouvelle visant en somme à nous accompagner dans l'abandon de la culture de l'anthropocène. Cette culture dont nous subissons maintenant les conséquences après en avoir beaucoup profité (du moins, certains plus que d'autres et surtout dans notre hémisphère).

Le soin que Scènes Obliques et le *festival de l'Arpenteur* accordent aux territoires montagneux s'inscrit dans ces orientations. C'est donc bien volontiers que je m'y suis associé pour réaffirmer avec cette équipe que nos cultures sont aussi faites des attachements et sentiments qui nous lient à des lieux et des paysages (qu'ils soient pentus ou plats, des massifs des Alpes aux bords de Loire, par exemple…). Lieux et paysages également inspirants pour des artistes, y compris dans leurs fragilités ou mutations.

Les émotions de la terre

Glenn Albrecht a produit une multitude de termes pour qualifier les émotions qui naissent en nous du fait des destructions et souffrances que nous imposons aux espaces et aux vivants qui nous entourent[3]. La solastalgie, cette nostalgie des territoires menacés ou abimés, est sans doute le plus célèbre d'entre eux. Façon de dire que ces crises écologiques ont une forte dimension sensible, émotionnelle. Plus encore, nous sommes toutes et tous

2 In *Décarboner la culture*, David Irle (et al.), PUG – UGA éditions, 2021.

3 In *Les émotions de la terre*, «Les Liens qui Libèrent», 2020 (pour la trad. Fr.)






VIDE


poche
de me quand

traversé.e.s de dissonances cognitives. Nos actes et nos pensées s'accordent difficilement. L'ampleur des changements à accomplir et la modestie de nos capacités individuelles y sont pour beaucoup. À défaut de pouvoir répondre à nos émotions, nous optons souvent pour le « business as usual ». Les routines l'emportent. Elles exigent moins d'efforts et d'innovations. D'une certaine façon, elles apaisent. C'est ainsi, « *alors que la maison brûle*, (que) *nous regardons ailleurs* » (air connu). La situation actuelle est d'autant plus émouvante que nous paraissons collectivement paralysés, insuffisamment mobilisés, faisant comme si le monde d'hier devait grosso modo se prolonger. Or, maintenant que toutes les informations sont sur la table, nous pouvons être certains que ce ne sera pas le cas. Enfin, au lieu d'examiner sereinement différentes options avant de trancher, il est probable qu'il s'agira désormais de faire face dans l'urgence à des chocs brutaux, drastiques et douloureux. *Blood, Sweat and Tears*...

Or, contrairement à leur méchante réputation, les émotions ne sont pas de mauvaises conseillères. Dans l'univers politique, la raison a été placée sur un piédestal. Le bon gouvernement devrait être éclairé, impartial, rationnel. Aux émotions, en revanche, est souvent attribuée la responsabilité des conduites inconséquentes, des choix incertains, des égarements impulsifs. Pourtant, à la suite notamment des travaux de George E. Markus[4], les émotions ont été réhabilitées pour leur rôle déterminant dans les mobilisations, les luttes contre diverses injustices ou pour la solidarité à l'égard des plus démunis, des victimes de violences ou de privations de libertés[5]. De ce point de vue, si les crises écologiques que nous traversons peuvent avoir une dimension anxiogène, celle-ci est assurément plus motrice que l'indifférence, l'oubli ou la relativisation. Les troubles psychiques seraient d'ailleurs plutôt à rechercher chez celles et ceux qui, au lieu de s'en inquiéter, continuent à danser sur un volcan.

Conversations

En organisant à Prapoutel une journée dédiée à l'esprit d'un lieu particulièrement marqué par les équipements constitutifs de la station de sports d'hiver des Sept-Laux (concernée, comme toutes ses consœurs par les effets du dérèglement climatique), Scènes Obliques a su trouver une formule qui a permis d'inviter

4 Voir notamment : *Le citoyen sentimental*, Presses de Sciences Po, 2008.

5 *Émotions... Mobilisation !*, Christophe Traïni, dir, Presses de Sciences Po, 2009

les usages mais aussi les émotions des un-e-s et des autres à trouver leur place dans une conversation concernant autant le passé que le futur de ce territoire.

Etymologiquement, converser c'est « vivre avec », se fréquenter, s'associer. La « conversation publique » proposée à la fin de cette journée avait pour ambition d'associer des personnes dont les expériences de ce territoire avaient tout pour les éloigner. La découverte récente de la station ou une longue histoire avec elle, des activités de professionnel-le-s de la montagne (de l'élevage à l'entretien des pistes) ou d'artistes en résidence, des fonctions d'élu ou de chercheuse se sont donc mélangées et frottées pour découvrir ou raconter l'histoire de la station et, en particulier, prendre connaissance des relations que les uns et les autres avaient nouées avec les espaces bâtis ou naturels qui accueillaient cette manifestation.

Conversation signifie aussi une discussion sans confrontation. La « conversation publique » conçue et organisée par Scènes Obliques l'a également montré. Pourtant, si chacun était invité à dire un peu de sa relation avec la station des Sept-Laux, à partager une part du vécu personnel ou collectif qui le relie à ce territoire, c'est une mosaïque d'esprits des lieux qui est apparue au fil des échanges.

En effet, la relation que certains ont eue avec les Sept-Laux a été fortement marquée par la volonté étatique de financer l'équipement touristique de nombreux massifs. A partir de 1964, le « plan neige » a traduit une façon très centralisée de moderniser le pays. Il a représenté aussi des opportunités pour des territoires dont les populations les plus jeunes pouvaient ainsi espérer une autre vie que celle de leurs parents, moins rude peut-être et moins éloignée du confort auquel les urbains accédaient désormais en masse. Et ce fut le cas. Bien sûr, avec le temps, l'attaque de la montagne au bulldozer, le recours intense au béton et le sentiment d'avoir marqué à jamais le paysage pèsent sur les consciences. Néanmoins, la satisfaction d'avoir fait au mieux, d'avoir agi pour le bien de ce territoire et réussi à éviter le pire des stations inhumaines, est aussi sensible. Elle vient s'ajouter à l'espoir d'un renouveau de la station avec le développement d'usages jusqu'alors inconnus, notamment artistiques, dans des espaces et des bâtiments aménagés et conçus à de toutes autres époques et pour des finalités dont il apparaît désormais qu'elles ne sont plus soutenables.

D'autres, notamment les artistes présentes lors de la « conversation publique », Chloé Moglia et Pauline de Chalendar, ont entretenu avec les Sept-Laux une

conversation nettement plus récente. Si la première, circacienne installée en Bretagne, a trouvé à l'intérieur du bâtiment des Ramayes un espace pour sa résidence, son expérience est celle de l'intersaison, d'un « espace vide pour être plus plein » qui a aussi quelque chose de fantomatique. Plasticienne, la seconde évoquait quant à elle un rapport mélancolique à la station.

Ce mode conversationnel, ouvert aux expériences sensibles de chacun avait aussi pour vertu d'éviter les généralités. C'est ainsi qu'a été rappelé qu'il s'agissait d'une station de paysans, soucieux en hiver de ne pas abimer l'herbe sous les pistes enneigées. Soucieux également de faire comprendre aux urbains vivant à proximité que ces espaces (où sont recensées 30 à 40 espèces de plantes sur les pelouses) sont des lieux de pâturages et que, pour partie, y est cultivée la nourriture qu'ils consomment.

Tisser des communautés

Imaginer un autre avenir pour Prapoutel et sa station conduira inévitablement à revenir sur sa configuration nullement pensée pour un habitat permanent ou de longue durée (ce qui pourrait pourtant s'envisager afin de répondre, entre autres, à la demande de lieux de vie où la température serait en été plus supportable qu'en ville). Sur un plan culturel, il s'agira de tisser de nouvelles relations entre des communautés d'humains n'ayant ni les mêmes usages de ces lieux, ni les mêmes conceptions de leur avenir. Dans ce cadre, l'appel à une structure comme Scènes Obliques et, à travers elle, l'invitation des artistes qu'elle sait repérer et mobiliser, fera l'économie des confrontations et des jeux de postures. Au contraire, le registre sensible et imaginatif qu'elle est en mesure d'installer permettra à toutes ces personnes, par-delà leurs différences, de converser, de se fréquenter et de s'associer. On nous pardonnera de terminer en rappelant qu'il s'agit là (si ce n'est par sa forme, du moins par ses finalités) d'une activité éminemment politique, tout particulièrement dans un contexte de crises écologiques considérables, propres à raviver les colères et les divisions.

TROIS QUESTIONS POSÉES À CHLOÉ MOGLIA

Propos recueillis pour Scènes obliques par Antoine Choplin
Dessins Chloé Moglia

Scènes obliques expérimente la montagne comme un lieu de regard singulier, aiguisé par l'altitude, une forme d'écart au monde. Un lieu d'engagement, un lieu de veille. Et, en ce sens, peut-être, un lieu de poésie, au sens d'un creuset, propice à d'autres focales, d'autres attentions, d'autres langages.

Quelques résonances, sans doute, avec ton travail artistique, et notamment avec la figure récurrente de la suspension qu'il met en jeu ?

Chloé Moglia : C'est étonnant comme le creuset me parle. Pourtant ma pratique du suspens opère par élévation, par une prise de hauteur. Mais en effet, de l'intérieur, il y a les deux : la prise de hauteur s'accompagne d'une chute en-dedans, elle la révèle. Comme un sac accroché là-haut, je sens comme ça pèse en dedans. La suspension me donne à sentir mon poids et me rappelle à quel point je pèse, à quel point je suis matière, dense, sac d'eau, d'os (et plein de bactéries qui vivent là-dedans). La masse de la Terre immense attire ma masse. Suspendue, j'éprouve davantage que je suis terrestre. Quelques jours de travail à Prapoutel, ponctués d'une « descente » aux Adrets, m'ont plongée dans une autre manière de vivre l'articulation des haut et des bas. Je devine de savants usages des creux et des bosses dans les activités et les logiques de vie tissées à ces pentes, dans ces sommets et vallées pleins d'obliques. Les mondes qui s'y enchevêtrent se laissent deviner en surface mais je n'en connais pas la profondeur. Ce mystère impose une attention et un certain tact.

Des remarques qui m'étonnent : rejoindre les Adrets et Prapoutel, c'est un effort. Les véhicules le tempèrent et nous en avons profité, mais même motorisée je sens que, comme la suspension, les pentes révèlent à quel point on pèse.

J'allais marcher matin et soir dans les sentiers au-dessus et autour de Prapoutel. Je ne faisais pas de grandes randonnées et pourtant même ces petits tours soulignaient à quel point monter toute ma masse n'est pas une mince affaire. Le dénivelé comme un rappel de la réalité de la masse à déplacer. Je suis épaisse, dense, un sac qui pèse autant qu'un enchevêtrement de muscles, de désirs, de nerfs et d'enthousiasmes. À Prapoutel, j'ai été contente d'avoir un cœur qui pompe et distribue tout le sang et l'oxygène partout en nous parce que les obliques me rappelaient que j'en avais besoin.

La plaine ne me le dit pas. Elle me laisse oublier cette joie.

Les creusets inversés en forme de bosse que sont les sommets sont comme des athanors à l'envers à l'usage d'alchimistes géants qui œuvrent tête en bas depuis les nuages. Lieux d'isolement relatif - on y est moins lié à un grand nombre de bipèdes, mais davantage aux autres vies de là-haut et aux mouvements de ciel isolement tout relatif donc, mais isolement quand même ; je ne cessais depuis là-bas, de penser à l'île d'Ouessant où j'ai vécu quelques années. De part et d'autre, on y devine des spécificités d'usages des reliefs, des savoirs vernaculaires qui ne se révèlent qu'avec beaucoup de temps et d'expériences vécues dans les lieux. C'est peut-être cela, l'Esprit des Lieux, enchevêtrement de fins usages, trames de vies, qui ne se révèle que dans une complexité quasi illisible tellement il y en a des rêves, des désirs, des gens différents, bipèdes et autres, tissés là-dedans. Dans ces lieux, on se coltine davantage notre petitesse. On se coltine davantage notre ignorance. On y fréquente peut-être plus les peurs et l'effort. Les plaines et les villes ont lissé certaines aspérités. On s'y croit plus facilement au centre, en régent d'un monde à notre disposition. À l'inverse, les montagnes et la haute mer (qu'on dit haute alors qu'elle reste au niveau de la mer !) nous placent dans un partage avec les autres puissances. Elles résistent à notre volonté de contrôle. Elles nous foutent une claque. J'y rencontre mon ignorance en plus grand, et ça peut éveiller des peurs. Comme le fait la suspension, ces lieux convoquent l'effort de vigilance, d'attention et de tact. J'y suis « comme sur des œufs ». Je dois faire attention.

J'ai vu Prapoutel comme un espace pour apprendre. Un lieu qui propose littéralement de redevenir tout petit. Tout petit face à la montagne, face aux

puissances d'évolution climatique, face à la complexité d'un monde où les vies des humains, des autres animaux, des arbres, des lichens, des insectes et des champignons sont enchevêtrées. Où le passé, le présent et le futur se bousculent sur le terrain mi-existant, mi-en-puissance, des rêves qu'ils ont générés. Certes, il faut accepter d'avoir un petit peu peur (au moins). Et accepter de s'entrainer à ne pas se renfermer dans la-peur-qui-ferme pour adopter au contraire la logique du chevreuil : laisser l'inquiétude ouvrir nos sens, sentir, percevoir, humer le plus possible afin de prendre connaissance du paysage-situation. Respirer, être souple pour que le corps-cœur-esprit agisse au plus juste. Il y a là autant de tact et de retenue, que d'une puissance d'agir phénoménale. C'est l'intranquillité du non-savoir transmutée en élan vital. (On retrouve le creuset de l'alchimiste !). Et l'inquiétude, le fait d'être inquiété deviennent une source possible de joie, par l'ouverture qu'elles engagent.

Il me semble que si nous n'arrivons pas à honorer l'inquiétude et l'intranquillité, si nous continuons de les refuser ou de les associer à du malheur, nous sommes très mal barrés.

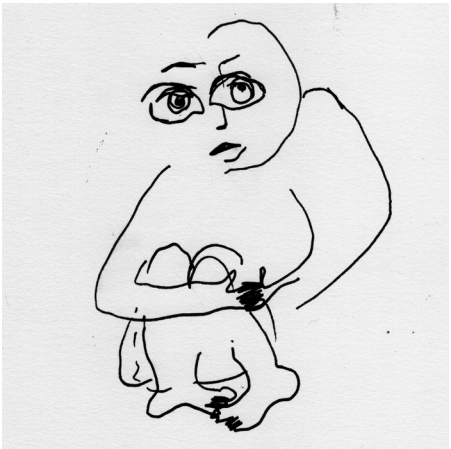
—

Ce que nous expérimentons localement en prise avec les territoires de montagne apparaît comme une occurrence, parmi de nombreuses autres, de ce qui s'éprouve à l'échelle planétaire par le fait des évolutions/bouleversements climatiques/écologiques. Cette expérimentation nous conduit souvent à une lecture « en suspension » de l'histoire en train de s'écrire : paradigmes existants au bout du rouleau (l'exemple ici, d'une station de ski), « inconforts » attenants, nécessité vitale de faire bouger les « lignes », impuissance pourtant à discerner/gagner des horizons neufs...

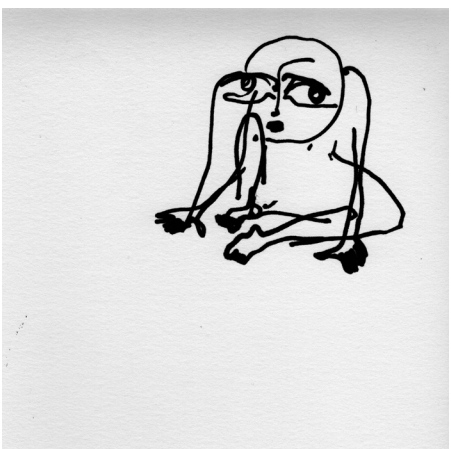
Comment parlerais-tu de l'espoir – ou absence d'espoir – suscité par cet entre-deux suspensif ? Comment transformer cet « inconfort » ? Où chercher un brin de lucidité ?

C.M. : Il me semble que l'inconfort que nous vivons - et ce n'est que le début - raconte les plis que nous avons pris. Nous avons converti l'inquiétude et l'intranquillité en inconforts dont il faudrait se passer, nous les avons affublés d'un prisme négatif, alors qu'elles sont au cœur de notre condition de mortels.

Je pense d'un coup à cela : il y a à peu près le même temps entre l'époque Chauvet et l'époque Lascaux qu'entre l'époque Lascaux et nous.







Nous… En très peu de temps, nous avons fabriqué l'escroquerie d'un confort dont on a même fini par croire qu'il nous était dû. On s'est octroyé un étrange droit à être confortablement endormis sur nos lauriers d'une victoire très récemment gagnée par dominations multiples exercées principalement sur le Sud et la Nature (comme on dit). Je participe de ce « progrès », j'ai malheureusement des attachements à ce foutu confort, et je vois la roue tourner et tout que ce à quoi j'ai cru… Je sais et sens qu'il va falloir lâcher beaucoup. Je pressens, c'est plus subtil, que nous pourrions aussi trouver beaucoup, des liens, des enchantements.

Là, nous amorçons un moment de bascule. Cette reconfiguration du paysage s'organise dans l'ombre pendant un suspens des valeurs, croyances, certitudes, habitudes. Par en dessous, depuis ce chaos, un nouveau paysage, orchestré par d'autres lignes de force semble se mettre en place. Nous n'en serons plus le centre. Il nous reste l'écoute et une certaine humilité à retrouver dans l'humus de la terre. Il nous reste ce creuset alchimique, car transmuter le plomb en or, c'est transmuter le vil en valeur, le sombre en lumière. Cela nécessite un immense travail et ne donne aucune garantie de résultat : l'inconfort est certain. L'aventure est promise. Il nous reste à transmuter notre aigreur, nos inconforts et intranquillités, nos peurs, pour mourir à ce que nous sommes actuellement et peut-être inventer un devenir par le tissage d'autres relations.

Alors la montagne avec ses dangers et son exposition au changement climatique devient le lieu de l'Apocalypse au sens littéral de la révélation. Quelque chose nous éclate au visage, il faut trouver les forces d'accueillir cette puissance.

Faire vœu d'incertitude, convoquer des puissances de vie, au risque de briser, certes, un certain nombre d'habitudes que nous avions fixées et auxquelles nous avons encore envie de croire. Apprendre à tenir. Tenir le cap. Tenir l'attention dans l'écoute. Tenir les uns aux autres, à tous les autres. Bien se tenir. Tact. Et savoir aussi lâcher, notre position centrale, nos habitudes, nos certitudes. Tenir pour lâcher et lâcher pour tenir. Apprendre à bien distinguer entre les deux… Apprendre, à nouveau être petite, petit, avec toute la vulnérabilité qui est notre condition de vivants tissés mais que nous avons étrangement su révoquer. L'accepter à nouveau, et faire une force que de savoir à nouveau être sensible…

Je me donne cette sorte de feuille de route pour boussole quand, dans le quotidien, la peur revient au galop. Je vis entrelacée à ces deux niveaux : le

quotidien contingent qui me bouscule et la visée plus vaste d'un horizon de transformations énorme.

Je me demande souvent, qu'avons-nous fait pour nous planter à ce point ? Il paraît que quand on se plante, on pousse.

—

L'indispensable réinvention de la suite, en montagne comme ailleurs, semble devoir convoquer une intelligence humaine qui renâcle à advenir, peut-être du fait de rester pour l'instant inféodée à des modèles dépassés. Par exemple, inaptes à susciter une continuité recevable entre les faits (idée/parole/engagement…) individuel et collectif. Nous nous étions retrouvés, il me semble, lors d'une conversation en Bretagne, sur la nécessité de distinguer et d'accueillir la richesse, « l'intelligence » des gens par-delà leurs catégories d'appartenance, sociales, professionnelles, etc.

L'art, la culture, peuvent-ils / doivent-ils porter, plus que d'autres champs, la responsabilité d'imaginer d'autres façons de bâtir nos interactions, nos territoires-repères ou d'utopies ? De ce point de vue, et à titre d'occurrence singulière, pourrait-il être pertinent d'interroger la texture de ton regard d'artiste, une fois en scène, en direction du spectateur, et sa capacité à esquisser un espace commun, par-delà la dichotomie éprouvée acteur/spectateur ? Avec au fond, cette question immense : où et comment se retrouver ?

C.M. : C'est la question la plus « gouffre ». La question vertige. Oui, l'art et la culture devraient porter plus que d'autres cette responsabilité. Mais la culture porte déjà le clivage. Le cultivé existe en ce qu'il se distingue du sauvage, de la friche, des marges. Je ne sais pas si la culture, en général, prend ses responsabilités. Je continue néanmoins de penser que par les arts, par les cultures, que je mets au pluriel dans l'espoir d'inclure toute friche sauvage car elle est aussi culture d'autres que nous, par les arts donc, certaines personnes et certains groupes peuvent tendre à une pratique de la responsabilité, à une éthique du répondre, au sens de répondre de…, sens premier de la responsabilité.

Le moment de partage vécu à Prapoutel autour de l'Esprit des Lieux me semble avoir été « responsable ». Moment d'écoute subtilement orchestré pour ne pas faire débat mais conversation. Ce temps m'a permis de me glisser dans différentes perspectives. J'ai été tour à tour, pour quelques instants, brebis, vélo, sapin, puis

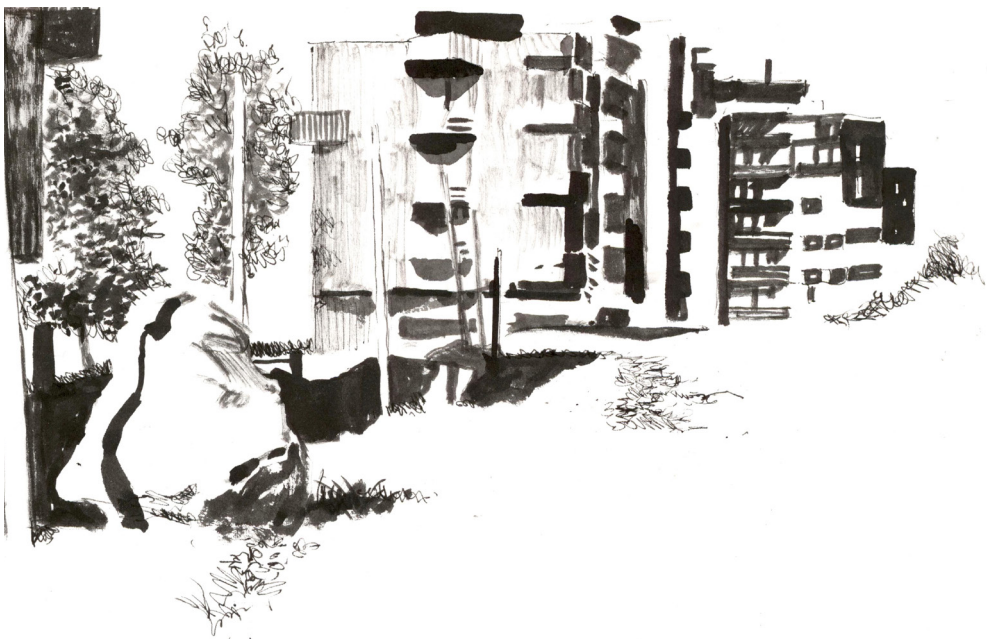
pasteur, cycliste, j'ai habité Prapoutel, j'y ai tenu un commerce, j'ai habité les Adrets depuis la nuit des temps, j'y ai été touriste, j'y ai été chien, et même pinceau.

Grâce à ces voyages quasi chamaniques, où l'esprit des lieux vient nous posséder sous diverses formes, on peut apprendre à se décentrer, à préserver le mouvement et à prévenir les fixités pour dissoudre les dogmes. Agriculteurs de nous-même, nous pouvons apprendre à cultiver un doute heureux dont les fruits seraient l'art d'être enthousiaste à n'être plus ce que nous étions.

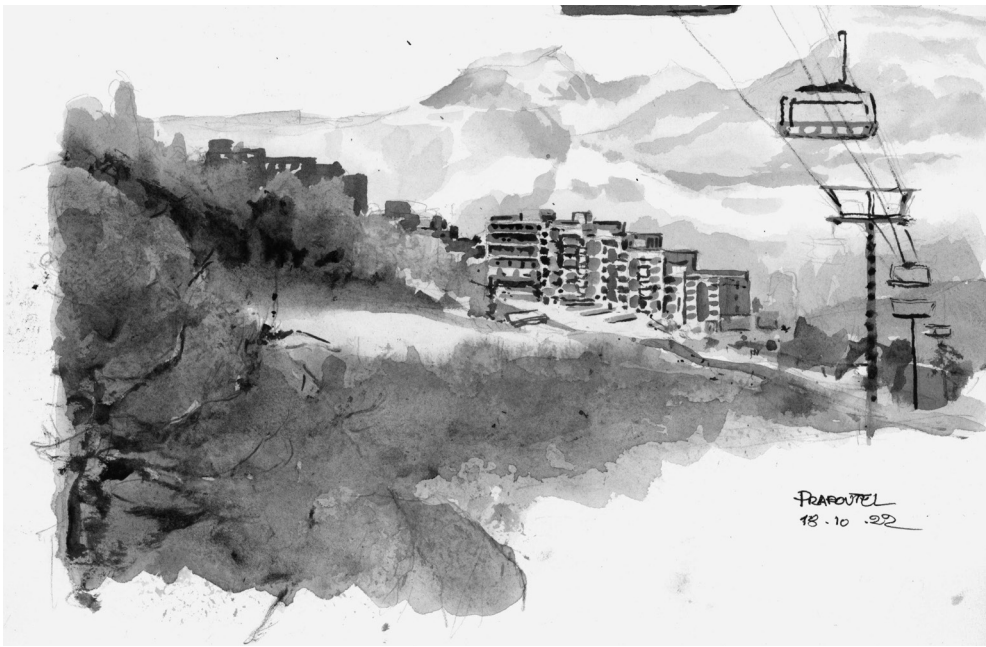
REGARDS SUR L'ESPRIT DES LIEUX DE PRAPOUTEL

Dessins Emmanuel Lepage
Photographies Fabien Lainé





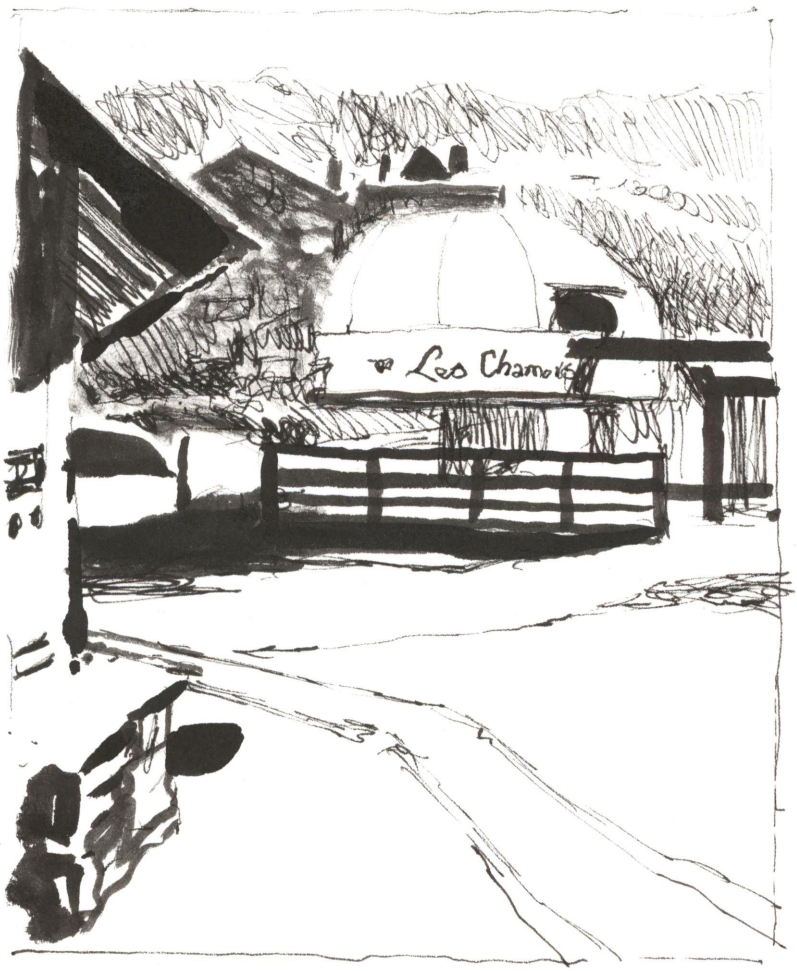



PRAFOUTEL
18.10.22








Les Chamois



BRIBES DE CONVERSATIONS

Propos recueillis et synthétisés par Scènes obliques

Ces bribes de conversations ont été récoltées la journée du 22 octobre 2022 intitulée *L'Esprit des lieux.*

Lors de l'exploration décalée de Prapoutel avec les habitants et les acteurs de la station, Robert Cano, Robert Musolési, Christie Puygrenier, Marie-Eve Zmirou, et l'auteur de BD Emmanuel Lepage.

Lors de la conversation publique « les stations de ski : lieu d'histoire, lieu de vie, source d'imaginaire », avec Pauline de Chalendar, artiste plasticienne, Bruno Caraguel de la Fédération des Alpages de l'Isère, Emmanuelle George-Marcelpoil, ingénieure-chercheuse à l'INRAE, Chloé Moglia, artiste, Jean Picchioni, ancien Maire des Adrets, Nicolas Rebuffet, agriculteur, Philippe Teillet, enseignant-chercheur CNRS Science Po Grenoble-Pacte.

Avec le public présent.

Converser, c'est vivre avec, c'est s'associer. Comment continuer à vivre avec ces espaces ? *Philippe T.*

Les stations sont un symbole de modernité et d'argent. Quand j'ai commencé la recherche, j'ai creusé l'histoire de la création des stations dans la vallée de la Tarentaise de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à la fin du plan neige[...] On entend beaucoup de critiques sur cette période et ces constructions. Mais la question des pionniers est primordiale. Ils portaient une vision. *Emmanuelle G. M.*

Le béton fait la station. D'un côté les voitures, de l'autre les pistes de ski, entre les deux des petits appartements. Une architecture en ligne. C'est le promoteur immobilier qui fait la station. Il y aurait une mairie ou une église sur place, ce ne serait pas la même approche du territoire. Mais la situation a été très bien acceptée par le territoire. À la construction, la réflexion était placée sous l'aspect économique. *Jean P.*

Le promoteur immobilier Merlin a acheté le Tour de France à 2 reprises pour « vendre » Les 7 Laux. *Marie-Eve Z.*

Construire, c'est collaborer avec la terre et poser une marque humaine sur un paysage qui en sera modifié à jamais. *Robert C.*

Prapoutel est une station de paysans. On a construit beaucoup de remontées mécaniques mais on ne passait pas le bulldozer pour ne pas abimer l'herbe.
Depuis 15 ans, les choses changent. La relations entre les mondes urbains et agricoles sont moins faciles. Les urbains ne font plus la différence entre animaux sauvages et domestiques et la question des déchets montrent qu'ils n'ont pas compris ce que fait l'autre à cet endroit-

là. Cela demande aux éleveurs et aux bergers des efforts colossaux pour faire comprendre l'engagement des hommes à leurs professions et à leurs bêtes. *Bruno G.*

Il y a une vie dans la montagne que peu connaissent : des bergers, des chasseurs, des bûcherons... un lien de solidarité au-delà de nos différends. C'est comme une communauté. J'y travaille à l'année. La station, c'est la grosse entreprise du coin même si les remontées mécaniques ne fonctionnent pas toute l'année. J'ai connu les clans entre versants de part et d'autre du Dôme. Au début de la station, il y avait 2 directeurs Pleynet / Prapoutel-Pipay. C'est l'évolution du travail sur la station qui a permis de n'avoir qu'un seul directeur technique. Une vingtaine de personnes travaillent à l'année sur la dimension technique pour la SEM des 7 Laux. En saison, l'équipe de la station vient de Saint Agnès à Saint Pierre d'Allevard et de La Ferrière, ce sont majoritairement des gens d'ici. C'est une chance d'avoir ces emplois, cela représente environ 120/130 personnes. *Robert M.*

J'ai été le premier berger dans un alpage qui avait été abandonné depuis longtemps, celui de Combe Madame, avec un rapport fort à la station autour d'un projet touristique, un gîte d'alpage. Le pari était de proposer au berger salarié d'avoir une activité touristique en complément de l'activité agricole, avec la commune de La Ferrière. Ici tout est imbriqué, les gens sont passionnés et multi-cartes. *Bruno G.*

Je suis angevin donc très éloigné des montagnes. Quand on me parle de stations, j'ai des souvenirs de TV et de bulletin météo. La neige des stations, les hauteurs de neige en mètres et le souvenir de mon regard admiratif... *Philippe T.*

Les premières neiges de culture sont arrivées en 1996, je ne savais pas ce que c'était. On en faisait sur la partie basse de Prapoutel pour assurer le retour à la station qui se faisait jusqu'alors sur une bande de neige de 1 mètre. Ça a changé beaucoup de choses... J'avais connu des saisons où on passait le Dôme sur de la paille mélangé avec de la neige. Il y avait des années sans neige. Si tu enlèves la neige de culture, tu reviens 30 ans en arrière et tu portes tes skis. Avant ce n'était pas gênant. *Robert M.*

Je suis née dans la station et Prapoutel était mon parc de jeux comme une barre d'immeuble dans la vallée avec son petit parc dehors... Je crois que mon parc était bien plus joli que celui des autres ! Après j'ai poursuivi tout doucement mon petit chemin de skieuse en m'éloignant de la station parce que c'était une petite station avec de petits équipements. On partait dans les grandes stations, en Suisse, en Italie jusqu'en Argentine parce qu'il a commencé à manquer de neige ici. Mon parcours a continué jusqu'en coupe d'Europe. Chaque skieur portait sur son casque le nom de sa station, et j'ai essayé de mettre le nom de la mienne, et çela suscitait beaucoup de questions « c'est où ça les 7 Laux ? ». Ça m'a toujours fait mal au cœur qu'on ne connaisse pas du tout ma station alors que pour moi, c'était la plus belle, avec la forêt, les vallons du Pra. *Christie P.*

Dans les années 80, il y avait une vie sur la station, mais c'était l'enfer pour se loger. On a déménagé 7 fois car les particuliers ne louaient qu'aux touristes. En 81, un HLM a permis de loger 10 familles de trentenaires (moniteurs, médecin...). Il y avait de la vie dans ces bâtiments, mais on a fini par fuir cet endroit car l'intersaison était invivable. Dans l'état actuel de l'organisation d'une station, la vie là-haut n'est pas vivable. *Un participant*











C'est un lieu étrange, un endroit fantomatique très propice à d'étonnantes rêveries. Combien de vivants ici ? Qui sont ces habitants ? Les bipèdes et les quadrupèdes ? Je ne sais pas comment ça marche ici, ce qui s'y vit. Comment les relations se tissent dans cet espace vide fait pour être très très plein ? Cela me met en suspend des sens, si je le dis avec mes mots... *Chloé M.*

L'été, on croise des randonneurs ou des gens de la station et c'est là qu'il peut y avoir des désagréments. Ce sont des gens ouverts qui méconnaissent l'activité pastorale et qui peuvent l'entraver : déchets, camping sauvage, fêtes... En piétinant, ils abîment l'herbe et détériorent les clôtures ce qui pose des problèmes de vagabondage des troupeaux et des questions sanitaires. *Nicolas R.*

Ne pas avoir les codes, ni les clés de compréhension du paysage peut être inquiétant... mais ne pas savoir provoque chez moi un engagement, un appétit, une curiosité. Je suis ignorante de tout ce paysage mais je retrouve des choses familières. J'ai vécu sur une île, très isolée. Je retrouve le vent qui souffle en Bretagne ou ici. Je suis très intéressée par le pastoralisme. Cela fait écho aux questionnements de beaucoup de gens qui cherchent du sens dans leur vie. Comment tisse-t-on sa vie avec ces grands espaces ? J'ai un grand désir de comprendre. Comment ça marche d'être vivant ici ? *Chloé M.*

J'ai un commerce. Hors saison, je prépare ma saison. Aujourd'hui à 62 ans, je me pose la question de rester ici si je n'ai plus de commerce. Au niveau social, c'est trop dur. L'hiver je prends ma bouffée de rencontres, je parle, je parle, je parle... Le hors-saison dure trop longtemps. Les quinze premiers jours de l'intersaison, les saisonniers apprécient. La montagne nous appartient. Mais il faudrait

que la saison d'été soit plus longue. Elle est trop courte et c'est difficile de s'en sortir. Avant j'avais un resto et si on ouvrait plus longtemps on perdait de l'argent. *Une participante.*

Entre 2019-2021, j'ai vécu une période moins créative. J'ai vécu au rythme des saisons et du beau, avec un rapport mélancolique à ce vide... J'avais besoin d'être au plus près de la montagne mais les contacts humains manquaient. *Pauline d.C.*

Les jours de brouillard en novembre décembre, c'est difficile de ne pas descendre... Est-ce que je vais pourvoir vieillir ici ? D'ici 10 ans il faudrait une micro-structure pour pouvoir acheter son pain, une petite épicerie mais pour avoir un commerce il faut un minimum d'habitants... Même les jeunes qui viennent ne restent pas, c'est trop long et c'est trop dur. *Une particpante*

De ces stations vides émane une poésie hors du temps. Avoir un lieu un peu perché en margee du monde est quelque chose de beau, d'inspirant. Un lieu de calme, de tranquillité et de paix. *Pauline d.C.*

Comment faire vivre ce lieu aujourd'hui ? Le grand air montagnard est bon, et c'est un formidable argument pour la montagne du futur. C'est une piste[...] On y pratique déjà de nouvelles activités comme le VTT. Il y a maintenant une vie au-delà du ski ce qui n'était pas le cas avant. *Jean P.*

Historiquement les stations ont été pensées comme une contre-saison à l'activité estivale et pastorale. Cela créait une complémentarité, agriculteurs et employé des remontées mécaniques. Rares ont été les stations qui ont été pensées avec l'été. Les stations issues du plan neige ne sont pas dans la même situation que les stations

organisées autour d'un village où il y a encore une vie à l'année. Aujourd'hui avec le réchauffement, on reparle de la moyenne montagne comme des îlots de fraîcheurs accessibles. Comment s'appuyer sur les ressources du territoire pour utiliser dans le bon sens du terme les effets du changement climatique ? Dans les années 60, les stations de moyenne montagne étaient moyennes en tout. Elles retrouvent désormais des atouts, car elles ont gardé une vie notamment autour de l'activité pastorale, une certaine forme de vie de village. Il faut travailler cette notion dans une station comme Les 7 Laux, mais il faut faire avec beaucoup d'incertitude, donc faire «chemin faisant». *Emmanuelle G. M.*

Ceux qui viennent le plus sont les retraités. Mais ils sont freinés par le vide. Ils se sont rassemblés autour d'un bâtiment qui a presque une vie à l'année. Prapoutel a été construit en longueur et j'habite toute seule dans un bâtiment. En cas de problème, je me rends compte de mon isolement. *Une participante*

Dans les années 80 la station était en plein développement. Il y a eu un appel d'air des gens du village qui ont investi et sont venus travailler l'hiver et l'été. Ce lien s'est ensuite cassé. Moins d'emplois là-haut, d'autres opportunités professionnelles dans la vallée. Quand nous sommes arrivés ici au village, la dynamique c'était de monter, maintenant c'est de descendre. *Un participant*

Comment faire pour que la distance qui sépare Prapoutel des Adrets n'empêche pas les habitants de Prapoutel de se sentir aussi du village ? *Une participante*

À mon époque on montait souvent à Prapoutel avec l'école pour le ski et d'autres activités. Maintenant les enfants vont ailleurs, à Chamrousse par exemple alors qu'il y a énormément de choses à faire ici. *Christie P*

La réadaptation il faut la penser, mais on n'a pas toutes les clés[...] Certaines stations ont une politique de réadaptation notamment avec la disparition de la neige ce qui n'était pas du tout envisagé. Au début il s'agissait plutôt d'accueillir une clientèle en nombre. Ce n'est plus du tout la même demande. *Robert C.*

On peut aussi se dire qu'on a de la place pour accueillir du monde, et même des grands parkings, il faut phosphorer. *Jean P.*

La culture a sa place dans la station. On n'a même plus de cinéma. *Une participante*

Comment transformer la station pour que cela soit juste aussi pour ceux qui ont le moins de revenu ? *Pauline d.C.*

Il n'y a pas de modèle unique avec les stations. Elles ont des enjeux communs mais le devenir de Prapoutel lui sera propre au regard de son histoire. Elle était pensée comme une station du plan neige mais l'architecte Laurent Chappis en a fait une station péri-urbaine : la nature de l'hébergement et sa capacité à se transformer est un acteur limitant. Son histoire lui ferme des portes mais en ouvrent d'autres. *Emmanuelle G. M.*

On pourrait s'appuyer sur des équipements existants, comme les Ramayes, pour de la culture, pour de l'éducation autour de la montagne. Réapprendre la montagne, en montagne pour qu'on puisse continuer à la cultiver et à l'habiter. Continuer d'en profiter en tant que skieur mais sans l'exploiter à outrance[...]. *Christie P.*

Pour trouver une nouvelle fonction, un avenir pour la station, les moyens financiers ne résoudront pas tout. La culture et la créativité sont peut-être des solutions. Il ne faut pas devenir un parc d'attractions. Il faut trouver

des idées où on remet l'humain et le lien social au centre. Dans un bâtiment comme celui des Ramayes, vide à l'intersaison, c'est une idée juste de faire des résidences d'artistes. *Jean P.*







Il faut réfléchir l'avenir d'un territoire dans lequel il y a une station. On a besoin d'objectiver avec de l'économie pas seulement pour être dans l'économie mais aussi pour déconstruire des visions qui sont dans l'imaginaire, qui ne sont jamais vérifiées mais sur lesquelles on construit des décisions. *Emmanuelle G. M.*

La compagnie les Non-Alignés sur l'idée de controverse, faisait intervenir les habitants à partir d'un jeu théâtral pour susciter une réflexion vers des scénarios qui pouvaient paraître farfelus mais qui travaillaient notre imaginaire. Un bon exemple de co-construction joyeuse et positive ! *Un particpant*

Ce qui se passe en matière de dérèglement climatique et de biodiversité m'amène à travailler à partir des émotions pour envisager avec les acteurs de politiques culturelles des actions plus sensibles : mieux partager nos émotions et toucher les sensibilités individuelles pour mieux prendre conscience de ce qui se passe. C'est ce que j'ai trouvé en partie dans ce que fait Scènes obliques.
Philippe T.

Au Moyen-Âge, les populations ont vécu des périodes de chaleur qui les ont incitées à monter. Le hameau de l'Enchatras était habité toute l'année. La station est aujourd'hui exploitée mais elle peut redevenir un lieu de vie et de production, il faut être attentif à l'usage qu'on fait des sols. Ne pas oublier que la nourriture vient de la terre. *Bruno G.*

On a besoin de comprendre de quoi on est fait, à quoi on est relié, de quoi on a besoin. Sortir d'une démarche de conquérant pour une meilleure attention aux espaces, avec une compréhension de leurs enjeux. C'est aussi une histoire de réenchantement. Comment on cultive ? Comment un légume pousse ? Jusqu'à quelle altitude ?
Chloé M

-À cette altitude, on cultive des patates et des lentilles.
Bruno G

Il faut repenser les territoires pour qu'ils soient les plus autonomes possibles, arrêter de grignoter les surfaces agricoles. Il y a de plus en plus de monde mais de moins en moins de place pour cultiver, pâturer, nourrir…
Nicolas R.

Il y a entre soixante et soixante dix habitants à l'année mais aucun transport pour amener les enfants au collège. *Une participante*

C'est un peu étrange d'être ici parce que je ne suis pas du tout quelqu'un de la montagne, je viens de Bretagne et je n'ai pas cette culture que vous partagez. On m'a demandé de jouer le rôle du candide et j'ai appris plein de choses en vous écoutant. J'ai découvert Prapoutel pour la première fois, lundi dernier et j'y suis revenu mardi, mercredi, j'ai fait quelques dessins. Il y a des correspondances avec ce que je vis en Bretagne paradoxalement, comme les saisons et les intersaisons. J'habite en bord de mer et nous avons les mêmes problématiques, à savoir énormément de monde l'été et le vide l'hiver. Il y a des structures commerciales, des parkings, des stations d'épuration qui sont complètement disproportionnés par rapport au village, parce que c'est pensé pour l'été. L'hiver on a ce sentiment de bascule, sans doute ce que vous ressentez ici au printemps, peu de vie, beaucoup de commerces fermés, mais quand même des transports scolaires ! Merci de faire découvrir la montagne au breton que je suis. *Emmanuel L.*

C'est un Parlement des 7 Laux ! C'est important de nourrir notre vie démocratique de lieux de discussions. Les collaborations avec Scènes obliques, avec des artistes rappellent qu'il y a des dimensions sensibles. Ça permet aussi de montrer que les territoires sont aussi habités par des artistes qui nourrissent les réflexions des uns et des autres. *Philippe T.*

BIOGRAPHIES

Fabien LAINÉ devient photographe à l'âge de dix ans au cours d'un voyage, par hasard, plaisir et envie, puis par une sorte de nécessité qui fait mauvais ménage avec les raisons initiales. Ayant passé sa vie autour de grandes villes, il est marqué à tout jamais par leurs paysages géométriques. Son regard se focalise sur ces alignements calculés, parallélépipèdes de bétons, lignes de fuite, triangles de ciel... Un autre hasard le conduit à rencontrer Scènes obliques et les montagnes, il y a près de 20 ans. Où qu'il se trouve, il est sans cesse à l'affut de la beauté accidentelle de l'imprévu. Entre ses recherches personnelles et sa vie outre-Manche, il trouve le temps et le désir de poser son œil là où ne l'attend pas toujours, faisant le récit en images des pérégrinations obliques.

C'est en découvrant Tintin, à l'âge de sept ans, qu'**Emmanuel LEPAGE** comprend qu'il souhaite devenir auteur de bandes dessinées. Pari réussi pour ce voyageur à la fois dessinateur, scénariste, coloriste et, depuis 2021, peintre officiel de la marine. Loin du trait de sa première idole Hergé, son coup de crayon se veut « réaliste ». Emmanuel Lepage publie des BD reportages issues de ses voyages, comme *Un printemps à Tchernobyl* retraçant son expédition de 2008 en Ukraine au sein de la zone contaminée. Sa notoriété de dessinateur repose, en grande partie, sur les grands paysages, sublimes et lyriques, qui caractérisent ses plus grands succès : *Muchacho*, *Ar-Men*... Son regard, cependant, se porte ailleurs, sous la peau de ses personnages, vie intérieure qu'il fouille avec acuité et sensibilité.

Performeuse, **Chloé MOGLIA** intègre sa pratique des arts martiaux dans son cheminement artistique et développe au travers de ses spectacles une exploration singulière de la suspension. Elle défend une pensée incarnée autant qu'une corporéité sensible. Dans de multiples expérimentations aériennes, elle développe un rapport complice à l'apesanteur en liant pratique physique, réflexion et sensitivité. Ses créations en solo ou collectives, génératrices de sens, jouent avec les corps, la lenteur, les lois de la physique et le vertige. Convoquant tout à la fois la peur et le goût du risque, dans ses spectacles et performances, Chloé Moglia y expose une maîtrise sidérante qui parle aussi de fragilité. Elle assure la direction artistique de la Compagnie Rhizome depuis son émergence en 2009.

Philippe TEILLET est maître de conférences en sciences politiques à l'Institut d'Études Politiques de Grenoble. Membre du laboratoire PACTE - CNRS, ses recherches concernent principalement les transformations et les dimensions politiques des politiques culturelles. Il s'intéresse en particulier à leur place dans les recompositions territoriales, à l'intégration des questions culturelles dans le cadre des politiques de transition écologique. Il est responsable du master Direction de projets culturels à Sciences Po Grenoble, en collaboration avec l'Observatoire des Politiques Culturelles. Il a travaillé à la Maison de la Culture d'Angers et au Nouveau Théâtre d'Angers. Il est aussi membre fondateur et actuellement Président de l'association qui gère la Scène de Musiques Actuelles d'Angers, le Chabada.